

SAIGON

D'UN VIETNAM A L'AUTRE

JEAN-LOUIS ARNAUD



Extrait de la publication

L'AIR DU
TEMPS
GALLIMARD

*Par ce temps où les sanglants tourbillons du cataclysme
qu'est la guerre se déchaînent sur tout le pays,
Les jeunes femmes aux joues roses doivent subir bien des épreuves.
O ciel d'un bleu magique aux profondeurs sublimes,
qui donc est l'auteur de ce fâcheux état de choses?*

(Exorde du Chinh Phu Ngam, écrit au XVIII^e siècle
par le Vietnamien Dang Tran Con.)

Avant-propos

Ce livre a été écrit à partir des notes et des souvenirs que j'ai rapportés de deux ans de séjour au Vietnam de 1973 à 1975.

Je n'ai pas voulu relater la succession des événements qui ont conduit, après une débâcle militaire dramatique, à la chute de Saïgon et à la victoire du camp révolutionnaire. J'ai cherché à savoir pourquoi ils se sont ainsi enchaînés et à raconter comment les Vietnamiens, protagonistes d'un conflit qui les dépassait en même temps qu'il les transfigurait, sont passés d'un monde dans un autre.

Les erreurs et les excès des Français d'abord, et surtout des Américains plus tard, n'ont paradoxalement servi qu'à corrompre les forces de ceux qu'ils prétendaient aider et à galvaniser celles de leurs adversaires. Pendant trente ans la guerre a impitoyablement roulé dans ses vagues tous les Vietnamiens. Soutenus par le corset de fer du Communisme, ceux du Nord se sont accrochés à l'étendard du nationalisme le plus intransigeant. Ils ont traité ceux du Sud de fantoches et ont réussi à les vaincre.

Parce qu'il m'est apparu que cela servirait mieux mon dessein, et par discrétion aussi, j'ai fait cohabiter dans mon récit des personnages réels et d'autres qui relèvent de la fiction. Si les uns ne se distinguent pas des autres et parlent le même langage, c'est tout simplement parce que, fictifs ou authentiques, je ne leur ai prêté d'autres propos que ceux que j'ai entendus et recueillis. Il m'est arrivé aussi de les faire penser tout haut, ou de les faire rêver. Ce sont là libertés d'auteur que les uns et les autres, je l'espère,

voudront bien me pardonner. L'ambassadeur de France, le premier, qui sait combien je lui suis attaché et qui connaît mon adhésion à tout ce qu'il a fait pendant ces semaines d'épreuves saigonnaises, servant aussi bien les intérêts de son gouvernement que ceux de ses compatriotes et ceux aussi, j'en suis convaincu, du Vietnam et des Vietnamiens.

Paris, J.-L. Arnaud.

La forêt

— Saigon, plus grand qu'Hanoï! Impossible!

— Je dis pas que c'est forcément plus grand. Je dis que c'est grand, que c'est grand comme Hanoï... peut-être plus grand...

— Hanoï, c'est plus grand. C'est ce qu'il y a de plus grand au Vietnam. C'est la capitale... Sais-tu, Khaï, ce que ça veut dire capitale?... Tu n'as donc jamais fait d'études! Ca-pi-tale, c'est ce qu'il y a de plus grand dans un pays!

Cuong décroche la petite lampe à pétrole qui éclaire discrètement la table sous l'auvent de la paillotte. Il la fourre sous le nez de Khaï, juché sur le banc, accroupi sur ses talons, puis la ramène vers lui, en éclairant par-dessous son visage de jeune paysan-soldat.

— Regarde-moi bien, lui dit-il. Et comme je m'appelle Cuong (la force), je vais te mettre dans la tête qu'Hanoï est plus grand que Saigon.

Ils sont trois soldats dans la paillotte qui fait partie d'un camp dispersé à l'abri des arbres. Trois jeunes Vietnamiens qui ont quitté leur famille et le Nord-Vietnam il y a plusieurs années pour se battre au Sud : Loï, le plus âgé, vient d'Hanoï où son frère aîné tient lieu de chef de famille et où il a laissé sa fiancée, la jeune Suong. Cuong, un vrai paysan, celui-là, originaire du village de Thuy Dan, proche de Thaï Binh dans le delta gris et rude du fleuve Rouge. Khaï enfin, lui aussi de Thaï Binh, le plus jeune des trois,

le plus inquiet et le plus vulnérable aussi. Il pense souvent à sa jeune sœur Tuyet, qu'il voudrait marier un jour avec celui de ses camarades qu'il admire le plus, son meilleur copain, Ngoc le vigoureux, qu'il aime pour son inspiration de combattant et pour la confiance qu'il a en lui-même et qu'il sait communiquer aux autres.

— C'est beau Hanoï! — La remarque sort d'un hamac qui se balance en contrebas, dans la petite carrée à moitié enterrée qui sert de chambrée aux soldats.

— Tiens, voilà Loï qui parle, dit Khaï. Tu ne boudes plus?

— C'est beau Hanoï, dit Loï, et je n'ai jamais boudé.

— Décidément, ce soir!... Khaï qui croit que Saigon est plus grand qu'Hanoï... et toi qui plonges dans ton hamac aussitôt que Nghi a tourné les talons... et tout ça parce que tu t'embrouillais dans le commandement numéro 3 et le commandement numéro 6!

— Ça peut arriver à tout le monde de s'embrouiller.

— Nghi, il ne s'embrouille jamais, lui.

— S'il s'embrouillait, il ne serait pas cambo, ni lieutenant! Et on ne l'aurait pas choisi pour nous diriger dans les séances de réflexion et de critique.

— Tu sais que Nghi, il doit avoir plus de trente ans et qu'il est responsable politique depuis longtemps... Nghi c'est quelqu'un!

La soirée a commencé avec la pause de temps libre qui suit le repas. Dans le camp, les soldats se préparent pour la grande réunion du soir que dirige Nghi, le responsable dont ils dépendent directement et leur directeur de conscience au cours des séances de critique en petit groupe de trois ou quatre. Dans la paillotte des trois soldats, la séance de critique, en début de soirée, a été un peu rude : Loï avait trébuché, Cuong ne l'avait pas aidé à se rattraper, et Khaï s'était senti mal à l'aise. Une heure plus tard, l'énervement général ne s'est pas encore dissipé.

— Moi, dit Loï, je me demande ce que dirait Nghi s'il entendait Khaï raconter que Saigon est plus grand qu'Hanoï!

— Arrête! Ou ça va mal tourner. Tu vas te retrouver le cul par terre avant de savoir ce qui t'arrive!

Loï, comme un ressort, se dégage de l'enveloppe de nylon dans laquelle il se balance et passe la tête à travers les croisillons de bambou qui séparent l'auvent de la carrée en contrebas :

— Doucement!...

Khaï saute sur la table et attrape le transistor sur une petite planche-étagère coincée entre les branches qui soutiennent le toit de feuilles tressées. A la radio du Front, c'est l'heure des chants.

— Vous me fatiguez. Il va bientôt être 7 heures, dit Khaï... Moi, je vais chercher Ngoc et je passe par la cuisine, au cas où il resterait quelque chose. J'ai une crampe dans l'estomac!

— Toi, dit Cuong, quand on te donne la deuxième assiette de riz, tu n'en veux pas et une heure après, tu as faim!

— Je prends la radio avec moi, dit Khaï... — Il fait un bond, atterrit sur les feuilles, de l'autre côté du chemin et disparaît.

— Laisse-le faire, dit Loï. Tu sais bien qu'à cette heure, il est toujours comme ça. Qu'il trotte un peu et écoute de la musique!

Il n'a guère plu aujourd'hui. Trois petites ondées de rien du tout. Deux fois, au début de l'après-midi, pendant l'étude. Puis après dîner, pendant la séance avec Nghi... On dirait qu'il pleut chaque année un peu moins... A Hanoï, l'été, il pleut vraiment. Trois fois plus qu'ici. Trois fois plus fort...

— N'est-ce pas, Cuong, qu'il pleut plus dans le Nord que dans le Sud?... Hé, Cuong! A Thaï Binh et dans ton village de Thuy Dan, il pleut plus que dans cette forêt? A Thaï Binh, c'est comme à Hanoï... Hé, Cuong?

— Oui, dit Cuong...

Il s'est assis sous la lampe, a déplié sur la table une petite enveloppe de plastique qu'il a sortie de l'intérieur de sa chemise. Il en extrait un carnet, en détache une feuille de papier et écrit.

— Qu'est-ce que tu fais? dit Loï.

— Tu vois pas que j'écris.

— Tu écris à ta fiancée?

— J'écris à qui je veux.

Sa fiancée, elle doit commencer à trouver le temps long... parce que Cuong, ça fait six ou sept ans qu'il est par ici.

— Hé Cuong! Tu écris à Tu Anh? Tu écris une lettre à Tu Anh?

— Je t'ai dit que j'écris à qui je veux!

Loï aussi a des lettres à faire. A son frère, il n'a pas écrit depuis deux mois. A Suong, non plus, il n'a pas écrit. Il réfléchit. Si dans deux jours il va à l'imprimerie à Loc Ninh, il lui faut préparer ses lettres. A Loc Ninh, il trouvera sûrement quelqu'un pour les glisser dans la sacoche-avion. Il les adresse toutes à son frère, au comité du quartier...

C'est vrai qu'Hanoï c'est plus beau que Saigon. C'est normal... Je me demande si à Saigon ils ont des tramways? Les pauvres, ils n'en ont peut-être même pas! Ça doit être dur la vie là-bas!... Si j'étais à Hanoï, à cette heure-ci, je pourrais prendre le tramway. Pour aller chercher Suong. Aller me promener avec Suong... L'hiver, c'est ce qu'il y a de mieux. Même quand il fait froid. J'aime mieux l'hiver. Avec le soleil, bien sûr. Pas le crachin. Pour la promenade, c'est idéal...

Suong aussi aime bien l'hiver. Peut-être le lui dit-elle pour lui faire plaisir. Quand il va la chercher pour aller au petit lac... Joli nom, Suong... Doux comme la rosée... Suong, Suong ma petite sœur, tu crois qu'on se mariera un jour? quand la guerre sera finie.

— Hé Cuong!

— Laisse-moi!

A présent Loï a l'impression qu'il est ici depuis toujours. Comme si Hanoï était très loin. Plus loin encore que très loin... Quand est-il donc parti d'Hanoï?... Hier, il y a un an, jamais? Quand rentrera-t-il à la maison?... Demain, dans un an, jamais? Son grand frère, il a la belle vie. Pourtant, quand il écrit, il dit que certains jours, il envie Loï. Il dit que c'est beau d'être avec les camarades. D'être un soldat de l'Armée de Libération. De se battre pour chasser l'ennemi du Sud. Pour rendre à la Patrie tout son territoire... Le frère de Loï, il parle comme Nghi... Mais il ne se rend pas compte, le frère, qu'ici ce n'est pas comme à Hanoï!... Il n'y a pas d'hiver ici. C'est toujours pareil, cette forêt. A un endroit, ou à un autre... Les grands arbres morts, attaqués par les avions. Les grands troncs blancs. Les branches sans feuilles... On dirait qu'ils sont morts pour toujours... Les plus petits, ça repousse mieux. Mais les grands sao, pour eux, c'est bien fini... Et les go-dao et les go-mat! On n'en tirerait même plus

des planches. Encore moins des bat-flanc, comme les lits d'autrefois... Lorsque la guerre sera finie, peut-être, un jour, ils repousseront. Il faudra bien qu'ils repoussent pour faire une forêt. Avec de vrais grands arbres... Au Nord aussi, il y a de beaux arbres. Sur la route d'Hanoï à Hoa Binh... Peut-être ici étaient-ils plus grands? De toute façon, c'est différent. Même le soir, c'est différent. Ici, la nuit tombe tout d'un coup. Le temps de traverser la clairière, de passer le pont sur le ruisseau, d'entrer dans le camp. Il fait déjà nuit... A Hanoï, on a le temps de voir tomber la nuit. Ça vient doucement, le jour descend. Au-dessus des toits. Avec les nuages. Puis la rue devient grise. Mais un grand coin de ciel reste clair. On peut encore lire les affiches dans la rue. Ici, tout change en un rien de temps...

— Hé, Cuong!... A Thaï Binh, comment elle tombe la nuit?

— La nuit, à Thaï Binh?

— Oui, à Thaï Binh, a Thuy Dan, chez toi, comment elle vient la nuit?

— Comme partout, elle vient le soir, quand il fait nuit.

— La nuit, à Thaï Binh, comme à Hanoï, elle tombe lentement. Pas comme ici, dans cette forêt!

— Ici, c'est parce qu'on est au Sud. Dans la forêt.

— Tu l'as dit! On est au Sud. Et tu écris des lettres au Nord...

Dis-moi, à Thaï Binh, il y a des tramways?

— Non.

— Je m'en doutais. Les tramways, c'est seulement à Hanoï... Et que dirais-tu s'il y avait des tramways ici? Dans la forêt! Pour aller à Loc Ninh, par exemple... Une heure de tramway, au lieu de vingt-quatre à bicyclette!

— Quand la guerre sera finie, peut-être on construira ici un tramway... ou un chemin de fer. Avant, mon père, il m'a raconté, il s'en souvient, le train allait à Saigon. De Hanoï à Saigon! Tu te rends compte!

— Combien de jours il fallait pour aller à Saigon?

— Deux semaines... Ou peut-être deux jours. J'en sais rien. Mais ça devait aller vite.

— Nous, quand on est venu, on a mis trois mois pour descendre. C'est vrai qu'on s'est arrêté... A présent, c'est plus rapide.

Nghi, la dernière fois qu'il est venu d'Hanoï par la route et par la piste, il n'a mis que onze jours. C'est énorme les progrès qu'on a faits...

— Hé Cuong! Ce soir, quand on rentrera de la réunion, j'écris mes lettres. Tu me laisseras la lampe?

— Tu sais bien qu'à 9 h 30, tout doit être éteint.

— Bien sûr. Mais à présent, ce n'est plus vraiment la guerre. Même Nghi, je crois qu'il me laisserait. De toute façon, il couche à l'autre bout du camp.

Autrefois les forêts et les clairières qui commencent à quelques dizaines de kilomètres de Saigon, en bordure de la plaine, n'abritaient que des oiseaux et des animaux de jungle. Elles n'étaient fréquentées que par les chasseurs ou les bûcherons. Par endroits, elles reculaient pour céder la place à des plantations d'hévéas et se laissaient entamer sur quelques axes de communication par la route et par la piste.

Avec les années de résistance, de guérilla, puis de guerre ouverte, malgré le déluge de bombes, de produits chimiques défoliants, mutilées et souvent ravagées sur de larges surfaces, les forêts sont devenues les forteresses de l'armée communiste. Elles ont servi de couverture à ses communications, d'entrepôts à son ravitaillement, ses armes et ses munitions, de sanctuaire à ses divisions.

Abandonnées par les oiseaux, par les cerfs et par les fauves, les forêts, rongées par des chapelets de cratères d'explosion, ne sont vides et silencieuses que pour ceux qui ne connaissent pas les mailles innombrables et discrètes du réseau de l'Armée de Libération.

Les forêts vivent comme jamais au cours de leur histoire, transformées par l'énergie et la foi communistes en indestructibles fourmilières militaires.

Le bras sur l'épaule de son ami Ngoc, Khaï revient vers sa case-paillote. Au tournant du sentier, il s'efface pour éviter une flaque :

— Demain, il faudra combler ce trou, dit-il, en se retenant à une branche pour ne pas glisser.

A 7 heures du soir, dans le sous-bois où le camp s'éparpille sur plusieurs dizaines d'hectares, il n'y a plus un soupçon de lumière. Mais au fil des mois, ses habitants, les petits hommes-soldats habillés de vert, y sont devenus nyctalopes. La nuit, ils glissent le long des sentiers, à travers arbres et arbustes avec autant d'aisance que s'ils déambulaient dans les rues ou les chemins familiers du village où ils sont nés.

Khaï et Ngoc reprennent leur marche côte à côte. Khaï toujours appuyé sur Ngoc. Dans le silence du sous-bois, leurs voix sont aussi discrètes que le murmure de leurs sandales sur la terre ou les feuilles humides. Parfois un mot craque dans la nuit, comme une brindille ou une racine écrasée. Khaï est angoissé à l'idée que ce soir, ce sera probablement son tour de parler à la réunion.

— Comment fais-tu, demande-t-il à Ngoc, pour improviser tout de suite lorsque Nghi te désigne pour parler? Comment fais-tu pour inventer?

— Je n'invente pas, dit Ngoc.

— Si, tu inventes, puisque chaque fois c'est différent. Je me demande comment tu fais. Moi, lorsque j'entends appeler mon nom, j'ai comme un trou. J'essaie d'y penser à l'avance, de me préparer, ça ne marche pas... On m'appelle, je me lève. Je fais quelques pas vers l'estrade. Tout est vide. Je ne sais plus rien. Ni pourquoi je suis debout. Ni ce que je vais pouvoir dire...

— C'est pourtant facile, dit Ngoc.

— Facile! Pour toi peut-être. On dirait que tu sais tout par cœur. Même quand tu inventes un poème ou une chanson.

— Je n'invente pas. Je dis ce que j'ai envie de dire. Ou je le chante, comme je le sens.

C'est bien ça! Tu improvises et on dirait que tu récites...

Les deux garçons sont arrivés sur le seuil de la paillote :

— Hé, Cuong!... Tu es tout seul?

— Non, dit Cuong. Loï continue à rêver dans son hamac. Moi, j'écris.

— Et la radio, dit Loï, du fond de la chambrée, vous avez écouté les informations?

— Non, dit Khai, on bavardait... Qu'est-ce que tu veux? Giaiphong? — Il presse le bouton du transistor et cherche la station du Front de Libération.

— *La Katiouchka!* dit Ngoc... Des chansons russes, c'est encore celle que je préfère.

— C'est russe, dit Loï, ou c'est révolutionnaire?

Chang ra di noi... Aujourd'hui, il y a un an,

Il est parti en campagne...

Chang ra di noi mien bien thuy...

Il est parti en campagne

Sans trembler devant le danger

Oh, qui pourra lui rapporter ces paroles?

Qui dira à mon bien-aimé

Que je l'ai attendu jour et nuit?

Qui lui dira de ne pas oublier les serments échangés

Au bord de cette rivière...

Ngoc s'est glissé à l'intérieur de la paillote. Il s'assied en travers d'un hamac, en face de Loï.

— Pour les terrassements intérieurs, dit-il, en laissant traîner ses sandales par terre, vous n'êtes pas forts! Votre tranchée, le peu que j'en vois, même l'entrée, c'est un vilain trou... Alors, dedans!

Il se balance hors du hamac et s'accroupit au fond de la chambrée dans l'accès à la tranchée de protection souterraine qui débouche au cœur d'un taillis, cinq ou six mètres derrière la paillote.

— Chez nous, dit-il, c'est mieux fini... C'est vrai que nous, avec Tam le mineur, on a des tranchées soignées. Il sait creuser, Tam, et figoler!

— Dis-lui qu'on l'invite, dit Loï, mais avec sa pelle!

— Toi, dit Khai, tu serais capable d'inventer un poème sur la façon de creuser les tranchées!

— Pourquoi pas, dit Ngoc. C'est beau une tranchée bien creusée. Pas aussi beau qu'un mur ou qu'une maison. Mais par ici, c'est plus utile. Les B52, ils peuvent encore revenir!

— Hé Ngoc! quand la guerre sera finie et qu'on rentrera à

Thaï Binh, quand tu te marieras, qu'est-ce que tu construiras, une maison ou une tranchée?

— Si je me marie avec ta sœur?... Je lui construirai une maison, à ta petite sœur... Dommage qu'elle ne sache toujours pas que je suis son fiancé!

— Et mes lettres! Tu oublies mes lettres! Je suis sûr qu'elle les a reçues. Avec tout ce que je lui dis de toi. Si j'étais à sa place, je serais déjà amoureuse!

Ngoc le vigoureux, qui est sorti du trou, a retrouvé Khaï le rêveur en travers du hamac.

— Ce soir, dit Khaï, je sens que ça va être mon tour. Je sens toujours ces choses-là. A ma place, qu'est-ce que tu leur dirais?

— A l'avance, comme ça, je n'en sais rien. Moi, je parle sur le moment. Quand je me retrouve dans l'ombre, devant les camarades... La lampe est derrière moi. Alors je les regarde. Je vois les visages de ceux qui sont assis. Juste devant moi. Leurs yeux, leurs bouches. Alors je descends en moi. Très vite. Très vite. Et ça remonte. Et je leur dis. Ou je leur chante.

— Tu les regardes et ça te fait parler?

— Oui, mais aussi je descends en moi. Je pense.

— A quoi tu penses? A Ho Chi Minh?

— Pas forcément. Quelquefois, je pense à lui. Mais souvent, je pense plus près, à toi...

— A moi?

— Oui, à toi, à nous, aux camarades. A ce qu'on fait dans la journée. A Tam, aux trous qu'il creuse. A la forêt... Je pense à tout, à n'importe quoi.

— Hé, dit Cuong, il faut penser à y aller!

— Déjà, dit Khaï.

— Tu n'entends donc pas! Le bulletin radio est fini. Ceux d'à côté sont déjà passés. Allez les gars, il faut y aller!

Cuong recapuchonne son stylo à bille, plie sa lettre, ferme son carnet, range le tout dans l'enveloppe de plastique et la replace sous sa chemise. Les autres glissent hors des hamacs, s'ébrouent un instant, soufflent la lampe. Un groupe passe devant la paillote.

— Alors, ce soir, à qui le tour?

— Khaï, dit Ngoc. Ce soir, c'est Khaï qui va parler.

— Tais-toi, dit Khaï. Il ne faut jamais dire ça. Je me sens vide.

— Et après, qu'est-ce qu'on fait?

— Vous faites ce que vous voulez, dit Loï. Moi j'écris...

Lorsque Khaï et Ngoc arrivent à la réunion du soir, Nghi, le meneur de jeu est déjà derrière son pupitre face à une centaine de soldats assis sur douze rangées de bancs. Une petite lampe en équilibre sur le bord supérieur du lutrin éclaire par-dessous son visage qu'il projette en avant pour lancer à mi-voix quelques mots, en direction du premier rang.

Sous cette grande paillote rectangulaire dont les quatre côtés sont ouverts sur les arbres qui l'enserrent, pas un souffle d'air ne passe. D'une grosse lampe qui descend du toit devant l'estrade pour éclairer l'avant-scène, la flamme sort droite et immobile. La petite lampe sur le pupitre sert d'unique contrepoint lumineux dans cette salle où les soldats plongent dans l'ombre pour s'asseoir l'un à côté de l'autre, comme des novices bavards mais discrets dans le chœur d'un monastère de campagne. Quelques soldats sont restés debout, appuyés aux piliers de bois qui soutiennent le toit, aux deux extrémités de l'estrade. Au fond, les retardataires disparaissent dans les rangs où retombe le bruit des dernières interpellations.

— Ce soir, dit Nghi, le meneur de jeu — et il se penche un peu plus par-dessus le pupitre dans un geste qui invite celui auquel il s'adresse, à se lever — nous avons l'honneur de recevoir notre éminent camarade Huy Phat...

— C'est avec lui que tu es venu, chuchote Ngoc, debout au premier rang, à l'oreille de son voisin. Tu l'accompagnes partout où il va?

— C'est selon, répond l'autre.

Répondant au geste de Nghi, le visiteur s'est levé. Il se tourne à mi-corps vers la salle pour incliner légèrement la tête. Nghi continue :

— Notre éminent camarade Huy Phat est responsable de la zone B du Nam Bo (Sud-Vietnam), où l'Armée de Libération, avec le soutien actif de la population, ne cesse de consolider les posi-

tions du Front. Tout récemment, elle a repris dans cette zone le contrôle de plusieurs villages et hameaux et de larges étendues de territoire que l'ennemi, dans sa perfidie, avait tenté de nous arracher, en violation des accords de Paris. Mais à cette tactique d'empiètement, de grignotement et de brigandage, à ces crimes contre la population perpétrés par les Américano-Thieu, le haut commandement de notre Armée de Libération a trouvé la réplique appropriée, en rendant coup pour coup, en châtiant impitoyablement l'ennemi et en le contraignant à se retirer hors des zones déjà libérées qu'il se proposait d'asservir, après lui avoir infligé de lourdes pertes...

(— D'où es-tu? chuchote encore Ngoc à son voisin.

— Moi? de Quang Ngai.

— Et ton chef?

— De la région de Saigon.)

... Le combat de libération, la lutte pour rendre à la patrie vietnamienne l'indépendance et la liberté, l'éminent camarade Huy Phat l'a commencée dans le Sud, il y a près de trente ans, en répondant à l'appel de notre vénéré président Ho Chi Minh lorsqu'il a proclamé à Hanoi la République populaire et démocratique du Vietnam, en lutte contre l'impérialisme étranger...

Nghi continue de présenter Huy Phat qui s'est rassis. Sur leurs bancs, les soldats se redressent ou se lèvent discrètement pour mieux apercevoir ce visiteur qui se battait déjà à une époque où ils n'étaient pas encore nés. Ils savent que la présence de ce personnage, peut-être important, va altérer la routine de la réunion du soir, et avant même que Nghi achève sa tirade de présentation anticipent déjà sur l'ouverture probable d'une conférence ou d'un débat.

— Moi, dit Cuong, je vais lui demander si Saigon est plus grand qu'Hanoi.

— Tu es seul à l'accompagner, dit Ngoc à son voisin. J'ai pas vu d'autre camarade avec toi.

— Si, dit le garde du corps, on est toujours deux. L'autre est resté se reposer.

— Bien, dit Huy Phat, après avoir remercié le camarade Nghi de ses paroles d'introduction, je serai très heureux, si je le

SAIGON D'UN VIETNAM A L'AUTRE J-L- ARNAUD



Le 2 septembre 1945 à Hanoï, Ho Chi Minh proclamait l'indépendance de la République démocratique du Vietnam. Quelques jours plus tard ses partisans du Vietminh étaient chassés de Saigon. Ils n'y sont revenus que trente ans plus tard, le 30 avril 1975, à la tête de la plus forte armée de toute l'Asie du Sud-Est. Ce jour-là s'est achevée une des plus longues guerres de l'histoire, une des plus cruelles et des plus exemplaires aussi. Ce même jour, Saigon a cessé d'être une capitale. Pour la dédommager, ses vainqueurs lui ont donné le nom d'Ho Chi Minh-Ville en l'avertissant qu'il lui appartenait à présent de mériter l'honneur de porter le nom du père de la révolution vietnamienne. Saigon se serait bien passée d'un tel cadeau, car cette Naples de l'Asie du Sud-Est, capitale d'un régime sudiste qu'elle croyait éternel, était prête à tout sauf à faire la révolution. Placée en apprentissage de réunification, la ville a dû oublier tout ce qu'elle avait été, et renoncer à ses piastres, ses négoce et ses banques, pour entrer dans l'ordre d'un Vietnam pauvre, paysan et communiste. Le héros de ce nouveau Vietnam, c'est le jeune paysan-soldat de l'Armée de Libération, celui qui est entré dans Saigon avec les tanks de l'armée nord-vietnamienne, au terme de cette longue marche de trente ans.

J.-L. Arnaud a connu les soldats de l'Armée de Libération dans les forêts du Sud-Vietnam où, au fil des années, ils sont passés de la guerre de guérilla à la préparation de l'offensive générale. Il les a vus ensuite arriver à Saigon. Il raconte comment les deux Vietnam que la guerre avait fait dériver vers des mondes totalement opposés se sont difficilement retrouvés.

Faisant vivre et dialoguer toutes sortes de personnages, le témoignage de Jean-Louis Arnaud se lit comme un roman.

Jean-Louis Arnaud a fait la plus grande partie de sa carrière de journaliste à l'Agence France-Presse dont il a dirigé plusieurs bureaux en Afrique, en Amérique, en Europe et en Asie. En Indochine, son dernier poste à l'étranger, il a séjourné de 1973 à 1975, partageant son temps entre le Vietnam et le Cambodge. Né à Lyon en 1930, J.-L. Arnaud a fait à Paris ses études de droit et de sciences politiques. Il est l'auteur d'un roman que lui avait inspiré le Paris de mai 1968, "Chacun sa bière", paru chez Pierre Horay en 1970. Il poursuit aujourd'hui en France son métier de correspondant comme chef du bureau parisien des publications espagnoles "Cambio 16" et "Diario 16".